

MONDE

HAÏTI Le pays compte 1,3 million de sans-abri. Les camps, tenus par des ONG au fonctionnement disparate, offrent un pis-aller à des réfugiés démunis de tout.

DANS LES CAMPS LA VIE RESTE SUSPENDUE

■ Marie Clemenceau, 42 ans, un chapeau melon noir vissé sur la tête, ne sait pas par où commencer : « *J'ai cinq enfants, pas de travail, on a faim, je ne veux pas nettoyer les latrines sans salaire...* » D'un geste, elle signifie son refus de s'attaquer aux 10 toilettes nauséabondes qui entourent sa tente. À Corail, camp de 5 000 personnes situé à 10 km de Port-au-Prince, la tension monte.

Une quinzaine d'ONG se sont réparties les tâches du camp (tentes, sécurité, sanitaires, eau, éducation...), chacune selon des principes bien arrêtés. Ainsi, Oxfam refuse de rémunérer les habitants pour nettoyer les latrines (une pour 30 personnes).

À Corail, la priorité n° 1 est désormais de générer des revenus au quotidien

« *Payer pour les services d'entretien de base risque de briser l'honneur des populations*, récite sa responsable à Corail. *La sécurité et le nettoyage doivent être assurés gratuitement et volontairement pour renforcer l'esprit communautaire.* » Un principe qui ne convainc pas le pragmatique Richard Poole, de l'American Refugee Committee, manager du camp, qui craint que les allées ne deviennent des toilettes improvisées. Cet humanitaire britannique de 60 ans, qui a appris le français dans les camps de réfugiés du Rwanda ou du Liberia, s'indigne : « *Comment Oxfam peut-il demander à ces gens qui ont faim de travailler gratuitement ? On est capable d'altruisme et de charité quand on a atteint un certain niveau !* » À Corail, comme dans les 400 camps de Port-au-Prince « tenus » par les ONG, l'humanitaire est un marché très disputé. La lutte est rude pour imposer ses règles.



8^{es} Rencontres de l'humanitaire

■ **La Vie vous invite** à ses 8^{es} Rencontres de l'humanitaire, qui auront lieu le samedi 5 juin, à Paris. Sur le thème : *Haïti, de l'urgence à la reconstruction, quel bilan ?*, deux tables rondes seront animées par Christian Troubé, rédacteur en chef. Avec la participation de Philippe Ryfman, professeur et chercheur associé à l'université Paris-I, Nicole Guedj, présidente de la Fondation Casques rouges, Odile des Déserts, directrice adjointe du département Amérique latine et Caraïbes de l'Agence française de développement, Florence Daunis, directrice des opérations post-crise à Action contre la faim, Sandrine Chopin, porte-parole de Handicap international et administratrice de Coordination Sud, Bénédicte Hermelin, directrice du Groupe de recherche et d'échanges technologiques (Gret) et vice-présidente de Coordination Sud, Henri Rouillé d'Orfeuil, président du Cirad, Antoine Petibon, responsable des opérations internationales de la Croix-Rouge française.

SALON DES SOLIDARITES PORTE DE VERSAILLES, À PARIS SALLE DE CONFERENCES SIRIUS, SAMEDI 5 JUIN DE 15 H À 18 H 30

Corail aurait pu être un modèle : monté *ex nihilo* sur la plaine aride du Cul-de-Sac dans le but de désengorger Port-au-Prince, il est parsemé de tentes blanches et spacieuses, à flanc de collines. Si les enfants ne jouaient pas dans les flaques avec une légèreté propre aux Caraïbes, on se croirait sur une base militaire en Afghanistan. Au milieu de nulle part, Corail est né du besoin d'évacuer certaines places publiques de la capitale, prises d'assaut après le séisme. Mais les déplacés n'y trouvent pas leur compte : que faire sans

emploi, sans nourriture ni école pour les enfants ? Un mois et demi après leur arrivée, les 1 500 familles se sentent prises au piège. Certes, les *tap-tap* (taxis collectifs) marquent désormais un arrêt sur la route nationale à proximité, mais cela ne suffit pas à les rassurer. Le chef du camp s'arrache les cheveux : « *Aujourd'hui, ma priorité n° 1 est de générer des revenus.* » Construire des maisons en préfabriqué, planter des arbres, creuser des canalisations pour drainer l'eau des pluies... et rémunérer les Haïtiens 5 dollars par jour pour ces travaux. L'idée est de créer un pouvoir d'achat au quotidien. Pour cela, « *il faut inventer, être créatif*, s'exclame Richard Poole. *Si on y arrive, on peut rester au moins cinq ans, voire s'installer pour toujours ! Dans quelques années, 20 000 personnes vivront peut-être ici : une ville moyenne.* »

Les associations de microcrédit sont en embuscade : la semaine dernière, l'ONG Entrepreneurs du monde, bien connue en Haïti, a proposé à certaines femmes de monter des petits commerces alimentaires, des guêrites de cosmétiques ou encore des « quincailles » sur le camp. L'accueil à Corail est resté mitigé. Les déplacés sont pragmatiques. « *Ils ne voient pas l'intérêt d'investir tant que l'argent liquide ne circule pas dans le camp* », nous confie le responsable de l'ONG. L'insécurité freine aussi le désir d'entreprendre. « *Installés sous les tentes dans des allées parfois sombres, les petits commerçants craignent qu'on leur vole leur stock* », ajoute-t-il.

La sécurité n'est pas la préoccupation principale. Quoique. La situation pourrait rapidement dégénérer si l'approvisionnement en nourriture



À Corail, près de Port-au-Prince, 1 500 familles vivent sans emploi, sans distribution de nourriture ni école pour les enfants.

ne reprend pas. « *Le gouvernement haïtien a interdit trop vite les distributions alimentaires, de peur que celles-ci créent une mentalité d'assistés et casent le marché local. C'est absurde ! Ces gens n'ont rien* », argue Richard Poole. « *À tout moment, on est guettés par une explosion sociale* », ajoute-t-il.

Pour calmer les tensions et créer une convivialité au sein du camp, l'ambassade de France n'est pas à court d'idées. Ainsi, elle offrira 500 livres et des ateliers de lecture quotidiens aux 850 enfants, après l'école, une fois celle-ci construite. D'ores et déjà, elle assure la diffusion, quatre soirs par semaine, de plus de trois heures de programmes (clips, courts et longs métrages, en partie en français) sur écran géant. Ces séances sont suivies par 1 500 personnes, soit près d'un tiers du camp. Selon Didier Le Bret, ambassadeur de France à Port-au-Prince, « *l'action culturelle constitue le premier lien social entre ces personnes déplacées et déracinées. Si on souhaite que ces espaces soient vivables, alors il faut s'en donner les*

moyens : construire d'urgence des équipements collectifs qui pourraient donner une âme et un sens à ces futures villes nouvelles. » Et, pour maintenir les populations sur place, il en appelle au gouvernement haïtien qui doit « *encourager les investisseurs, par des mesures fiscales, à s'installer près de ces nouveaux bassins d'emplois* ».

Reste que le chômage en Haïti ne date pas du 12 janvier. Avant le séisme, il avoisinait les 65 % à Port-au-Prince. Aujourd'hui sous les tentes, comme hier dans leur maison, la plupart des

Cinq mois après le séisme, certains parlent déjà d'occasion manquée

Haïtiens s'ennuient. Ceux qui ne travaillent pas dans les bureaux transportent à travers la ville des brouettes chargées de biens de récupération, de sacs de charbon, de fils de fer et de gravats pour les revendre. Les autres se rangent dans les files d'attente interminables, devant les guichets

de Western Union, pour retirer au compte-gouttes l'argent de la diaspora, qui vient le plus souvent des États-Unis et représente près d'un milliard de dollars par an. Telle est la réalité du pays, entre phase d'urgence, « *business as usual* » et amorce de reconstruction. Cinq mois après le séisme, certains parlent déjà d'occasion manquée. L'État haïtien est à l'image du palais présidentiel : une meringue trop sucrée écroulée sur le gazon. En face, les piquets des tentes de la place du Champ-de-Mars tiennent bon, comme une provocation. Les habitants, quoique épuisés par la promiscuité et apeurés par les rumeurs de viols, préfèrent rester là plutôt que de retrouver une bâtisse incertaine. Pourtant, selon une étude récente, 42 % des maisons inspectées depuis le séisme sont habitables. Dans certains quartiers, les façades sont marquées d'un pochoir rouge (dangereux), jaune (à consolider) ou vert (habitable). Mais les Haïtiens n'ont plus confiance. Ils savent qu'ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes. ◀

GUYONNE DE MONTJOU